

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED

323 rue de Chartres, New
Orléans, Louisiane.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.
QUI SE SUIVENT AU PRIX RÉDUIT DE
CINQUANTE LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) and Date (24 November 1911). Rows include 'du matin', 'à midi', 'à 3 P.M.', and 'à 6 P.M.' with corresponding temperature values.

L'ABEILLE DE DEMAIN.
SOMMAIRE.

- La mort qui danse.
Un Enlèvement.
Mon Théâtre (Monologue.)
Mille regrets.
Le Roi de la Guigne.
Lagonie blanche, conte inédit.
Deux aventuriers de génie.
Le mot du coffre-fort de Mathieu Brown.
Pastels, pages inédites.
Le départ des Hirondelles, poésie.
Cuisine.
Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite).
Mondanités, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

LA
Maison de Tolstoy
achetée par l'Etat.

Il se confirme que le projet dont il avait été question il y a quelques mois devient aujourd'hui une réalité. Du consentement de la famille Tolstoy, ou du moins de la comtesse et d'une partie de ses enfants, c'est le gouvernement russe qui devient propriétaire de la maison de Tolstoy. Tolstoy avait chargé sa fille Alexandra Lvovna et son exécuteur testamentaire Tchertkof de racheter Yasnaya-Poliana à sa femme et à ses fils avec le produit de la vente de ses œuvres posthumes et d'en faire don aux paysans du district. Les volontés du grand ami des paysans ne seront donc pas accomplies. La lettre suivante, écrite de Moscou à l'Étoile belge, reproduit les réflexions des amis de Tolstoy sur cette occasion, que de malheureuses considérations d'argent ont rendu inévitable.

Feuilleton

DE
L'ABEILLE DE LA N. O.
No 46. Commencé le 3 octobre 1911
LE
SAPHIR ROUGE
GRAND ROMAN INÉDIT
PAR JACQUES BRIENNE.
DEUXIÈME PARTIE
AUTOUR DU MYSTÈRE.
Suite.
Et c'est ce qui se produirait si Maurice Dormeuil devenait le

directeur de la fabrique. Sans voir si loin, le notaire, apercevait très bien l'intérêt personnel qu'avait son client à faire résoudre la question dans le sens qu'il avait indiqué. Aussi avait-il de son devoir de présenter une objection. Il n'osa pas, il se pouvait pas dire: — Un mari comme vous ne m'inspire aucune confiance. Il risqua simplement: — Êtes-vous bien préparé à assumer personnellement cette lourde charge ? Et comme Maurice allait répliquer, il lui imposa silence. — Vous venez de le dire vous-même, la tâche est pénible et difficile. Vous êtes un artiste, moi, monsieur Dormeuil, et un artiste se double rarement d'un commerçant. Le complément fit peser ce que la remarque pouvait avoir de dur et de blessant. Maurice sourit et compréant toute la pensée du maître, il répliqua: — Les artistes ont mauvaise réputation. Moi-même j'ai prolongé la jeunesse au-delà de ce qu'il aurait été raisonnable. — Mais depuis la mort de mon beau père j'ai beaucoup changé le vous savez. J'ai dû m'occuper de la fabrique pendant l'absence de Jean Bernard. J'ai pris goût à la besogne. Je suis décidé à m'y consacrer désormais tout entier.

— Vous pouvez être monsieur, l'affirmer en toute conscience à madame Dormeuil si cela devenait nécessaire. Le notaire s'inclina. Le ton de Maurice était tel qu'il sentait que toute nouvelle objection serait déplacée et offensante sérieusement son client. Il répondit donc simplement: — Dans ce cas il ne nous reste plus qu'à obtenir l'assentiment de madame Dormeuil. — C'est précisément pour cela que je suis venu vous voir. — Que voulez-vous que je fasse ? — Que vous alliez trouver madame. — Lui en avez-vous déjà parlé ? — Non. — Ne serait-il pas préférable que ce soit vous qui la mettiez au courant ? — Je préfère au contraire que ce soit le notaire de sa famille qui l'entretienne de cette question d'intérêt. — Comme vous voudrez. — Je désirerais même que dès demain vous vous présentiez chez madame Dormeuil, car elle est souffrante, et sans doute ne pourrait-elle pas venir chez vous, si vous la convoquez. — C'est bien. Je me rendrai dès demain boulevard Maiesherbes. Vous pouvez y compter. — Merçi. Je compte aussi sur vous pour faire valoir toutes les raisons que je vous ai moi-même exposées.

— Vous pouvez vous fier à moi. — Ma femme est depuis la mort de son père dans un étrange état d'esprit. Elle est malade. — Je sais. Le docteur Mantélet m'en a parlé. — Il sera peut-être nécessaire que vous insistiez pour lui faire comprendre que ses intérêts souffrent d'un état de choses et qu'il est impossible que la situation actuelle se prolonge. — Flex-vous à moi. Je saurai lui démontrer qu'elle ne peut pas diriger elle-même une affaire de cette importance. — Je vous remercie et je ne saurais vous être trop reconnaissant si vous réussissez à nous sortir de cette fautive situation. Maurice se leva. Mais avant de s'éloigner il demanda encore: — A quelle heure pensez-vous pouvoir vous rendre boulevard Maiesherbes ? — A deux heures, si vous jugez le moment convenable. — Très convenable et je viendrai moi-même vous voir ensuite pour connaître le résultat de votre démarche. — C'est entendu. — Le notaire tendit la main à Maurice, qui s'éloigna en murmurant: — Nous verrons bien demain ce qu'elle dira ! Le lendemain, Maurice trouva le temps long et à plusieurs reprises, il se surprit nerveusement regardant l'heure à sa montre.

C'est que la démarche de Me Marquetty avait une réelle importance. Si elle réussissait, c'était un gros atout dans son jeu. De toutes façons d'ailleurs elle l'éclaircirait sur l'état d'esprit, et sur les projets de sa femme. Presque à coup sûr, bien des secrets pensés de Valentine se dévoileraient à cette occasion et il était capital pour lui de les connaître. Aussi était-il très ému lorsque, sur le coup de quatre heures, il gravit l'escalier qui conduisait à l'étage du notaire. Il dut attendre longtemps. L'officier ministériel était occupé à rédiger un projet de testament pour un riche client. Enfin Me Marquetty le reçut. — J'ai vu madame Dormeuil, commença le tabellion. J'ai passé plus d'une heure auprès d'elle. Je n'ai pu passer votre carte. Mais le résultat n'a pas été en rapport avec les efforts que j'ai déployés. — Ah ! — Je n'ai malheureusement pas pu convaincre votre femme de l'utilité qu'il y aurait à vous faire une place dans la direction de la fabrique. — Elle refuse de me déléguer ses droits. — Absolument. — Pour quelles raisons ? — Elle n'en a pas donné. — Elle a bien dû cependant...

— Non. A toutes mes instances elle s'est contentée de répondre: — Je ne saurais rien. Je ne donnerai aucun pouvoir à mon mari. J'entends gérer moi-même ce qui m'appartient. — C'était net et catégorique. Je n'avais plus qu'à me retirer. — Voyons, cher monsieur, dites-moi toute la vérité ; ne cachez rien. Je préfère tout savoir. — Je ne vous cache rien. Le refus de madame Dormeuil a été absolu et catégorique. Mais sans raisons. Je vous le dis franchement. — Lui avez-vous fait remarquer qu'il ne s'agissait pas de sa fortune ? — Je lui ai répété plus de vingt fois que c'était l'avenir seul de la fabrique qui vous préoccupait et que la présence d'un homme était nécessaire rue du Cherche-Midi pour sauvegarder l'œuvre de M. Verdarel. — Qu'a-t-elle répondu à cela ? — Elle m'a dit textuellement: — C'est possible. Je ne le nie pas. J'y réfléchirai. Si un directeur est indispensable, j'en choisirai un. Mais je suivrai l'exemple que m'a donné mon père. Je le choisirai en dehors de ma famille, dans le personnel des employés. — Maurice écoutait, sans émotion apparente, sans laisser rien deviner de la colère qui grondait en lui. Il prit un air un peu mélancolique et il soupira: — Oh ! les femmes, quel entêtement et quelles bizarres créatures ! — Puis, à haute voix: — Si je vous ai bien comprise, la volonté de madame Dormeuil est, à votre avis, inébranlable. — Je le crains. — Vous ne voyez aucune autre démarche à tenter ? — Aucune. Cependant, qui sait ? Peut-être le médecin, le docteur Mantélet, qui est pour elle un ami, et pour ainsi dire un second père, ou vous-même vous pourriez la faire revenir sur sa décision. Avec les femmes, tout se voit. — Dormeuil se leva. Et très digne: — Je vais y réfléchir. Croyez à tous mes regrets de vous avoir obligé à cette visite inutile, et à bientôt mon cher monsieur Marquetty. Le notaire l'accompagna jusqu'à la porte, où Maurice Dormeuil prit rapidement congé de lui. Quand il se retrouva dans la rue, et qu'il ne fut plus obligé de se contenir, il laissa écouler sa colère et sa rage. Il se dit à lui-même: — Maintenant je suis fixé. — Heureusement que j'ai pris mes précautions ! — A nous deux, Valentines !... Il prit le chemin le plus long et, sans se presser, il entra chez lui.

lent pas plus de 200,000 roubles. Mais les héritiers, ne voulant faire aucune concession sur le prix qu'ils avaient exigé dès le début des pourparlers, le gouvernement décida de venir en aide à la Banque des paysans et de lui prêter 300,000 roubles pour terminer cette opération. Décision fort honorable, sans doute, car de cette façon on peut être sûr que la maison qu'habita Tolstoy et sa tombe seront bien gardées et ne subiront aucune dépréciation: quant aux terres, elles seront vendues par parties aux paysans des environs. On s'inquiète pourtant ici du zèle soutenu du gouvernement, qui pourrait cacher une arrière-pensée: l'administration, une fois qu'elle sera installée à Yasnaya-Poliana, n'empêchera-t-elle pas toute démonstration, toute manifestation sur la tombe du grand mort ? Ne mettra-t-elle pas obstacle aux visites des admirateurs du maître et des nombreux touristes qui ornent chaque jour la tombe de Tolstoy, dont l'accès est tout à fait libre, de branchages et de fleurs ?

Le premier séjour de Dickens à Paris.

Si jamais, quelque soir de cet hiver, l'ombre de Dickens, tentée de refaire connaissance avec "Pickwick" et "Copperfield", s'égare à leur recherche dans Paris, on l'entrainerait sans doute à pousser de grands soupirs, à maugréer et à pester contre les changements inouïs qui métamorphosent en moins d'un siècle l'aspect d'une cité. Dickens, il est vrai, connut Paris sous le second Empire; mais si les plus lointains souvenirs et les plus pittoresques demeurent aussi les plus vivaces, ce sont les Champs-Élysées que traverse Louis-Philippe, c'est le Victor Hugo de la place Royale, c'est le boulevard en 1846 qui viendront un moment repeupler la mémoire de ce fantôme solitaire. Dickens avait trente-quatre ans lorsqu'il fit, à Paris, un premier séjour de quelques mois. C'était, avec ses longues boucles grises, ses yeux profonds et lumineux, sa face imberbe où riait une bouche expressive, un être d'une séduction rare. Sa mise recherchée, ses gilets éclatants, sa démarche et jusqu'à son chapeau le désignaient à l'attention des passants, mais le charme, l'esprit de bienveillance répandu dans toute sa personne lui attirèrent, du même coup, leurs sympathies. Un besoin d'activité, qui le tourmentait toute sa vie, l'obligeait à faire chaque jour des promenades interminables. Il regardait alors la ville, les rues, les fenêtres qui s'allumaient au soir tombant; sa mémoire se chargeait d'une multitude de détails que son imagination grossissait, réchauffait, modifiait au gré des caprices de son génie. Les lettres que Dickens écrivit, durant cette période, à son ami Forster, à lady Blessington, au comte d'Orsay, fourmillent de traits romanesques; rien de plus invraisemblable, et de plus vrai pour lui, et m'excusant de ce qu'il y avait toujours deux semaines au commencement de chaque mois où M. Dickens ne pouvait rendre visite à personne. Réplique immédiate et apologétique du voisin barbu. Il se déclarait plus que satisfait de mon excuse, son cas étant identique au mien; seulement moi, ajoutait-il, c'est à la fin du mois que je ne puis voir personne. A cette époque, je

Dickens trouve à se loger. Il occupe, 48, rue de Courcelles, une maison impossible; à l'entendre, c'est à la fois "une cave, un château-fort, un théâtre, une église, une maison à poupées... Il y a une petite cour devant, un petit jardin derrière, il y a une petite niche de concierge, un petit cordon, une petite porte, etc. Enfin c'est ce que les Parisiens appellent un petit hôtel". Tant bien que mal, Dickens s'installe en ce logis, que son humeur fantasiste se plaît à décorer de toutes les ridicules. On est en plein hiver, un hiver rude. Dehors la neige, un froid noir, une misère affreuse. Dickens a connu dans Londres, autrefois, des jours où la fumée, des nuits où la détresse et l'insomnie arrachaient à ses yeux d'enfant ces larmes que l'homme n'oublie pas. Son cœur s'émeut d'une pitié profonde. Il répond à ces innombrables lettres de solliciteurs qui s'accumulent sur son bureau: "A monsieur Dickens, le romancier célèbre." — Beaucoup de ces pétitions, écrit-il à John Forster, sont signées par des gens qui se qualifient "chevaliers de la garde impériale de Sa Majesté Napoléon le Grand". Par exemple, Dickens refuse de recevoir la visite de ces inconnus qui se pressent, chaque après-midi, dans son antichambre. Il raconte, à ce propos, la piquante, la noble histoire d'un certain Barthélemy, son voisin, un poète barbu, chevelu, drapé dans une cape espagnole, qui, éconduit à son tour, fit passer à Dickens ce billet pathétique: "En me présentant chez vous, j'ai voulu rendre hommage à votre réputation distinguée; je n'ai pas été reçu et je ne suis pas habitué à cette sorte de procédés. Je prie donc M. Dickens d'oublier mon nom, ma mémoire, ma carte et ma visite et de considérer qu'elle n'a pas été rendue." Mais cédons tout à fait la place à l'auteur de "Pickwick" et à son traducteur avisé, M. du Pontavice de Heussey. C'est Dickens qui continue: "J'ai répondu à cet irascible poète le plus poliment du monde, protestant de mon estime pour lui, et m'excusant de ce qu'il y avait toujours deux semaines au commencement de chaque mois où M. Dickens ne pouvait rendre visite à personne. Réplique immédiate et apologétique du voisin barbu. Il se déclarait plus que satisfait de mon excuse, son cas étant identique au mien; seulement moi, ajoutait-il, c'est à la fin du mois que je ne puis voir personne. A cette époque, je

tombe généralement aussi dans des humeurs noires, qui approchent de l'anthropophagie. Loin de prendre la vie du sérieux côté et de s'enfermer, fût-ce un jour en tête à tête avec le spleen, Dickens, d'un bout à l'autre de Paris, court sans répit. La prison, l'hôpital, le Conservatoire, l'Académie, la Morgue, l'Opéra, il visite indifféremment tout ce qui souffre à sa folle curiosité. Le théâtre le passionne. Il y va tous les soirs. Ce sont des transports d'admiration devant nos comédiens, il est vrai, les plus charmants du monde. Rose Chéri, surtout, dans "Clarisse Harlowe", le confond par sa grâce, sa fraîcheur, son originalité, son intelligence. Quel public d'ailleurs que Dickens ! Il applaudit aux Français, il applaudit aux Variétés, il applaudit au Palais-Royal. Et savez-vous qu'au Cirque, où l'on joue une pièce à grand spectacle qui a pour titre "La Révolution française", il y a en scène cinq cents figurants, si bien manœuvrés que vous jureriez qu'ils sont cinq mille ! La santé morale d'un Dickens nous offre un autre sujet d'émerveillement; avec un jeûne, c'est à peine si nous pouvons retenir un murmure léger quand il stigmatise la corruption de Paris. Nous le traitons tout bas de barbare et d'éconoclaste; il ne sait point parler de toutes les femmes avec une égale délicatesse; ses mots ont une cruauté de mauvais aloi. C'est ainsi que, sortant de la vente de Marie Duplessis, la "Dame aux camélias", il note: "J'étais donc à cette vente. A voir l'admiration et la tristesse générales, on eût pu croire qu'il s'agissait d'un héros ou d'une Jeanne d'Arc, mais l'enthousiasme n'a plus connu de bornes lorsque Eugène Sue a acheté le livre de prières de cette femme". Dickens s'appliquera plus tard, en 1855, à devenir une sorte de Parisien. Pour le moment, il connaît Paris, ses avenues brillantes, ses faubourgs malpropres, son luxe, ses fêtes et ses grâces, mais le cœur charmant, l'âme exquise de Paris, il ne lui est pas encore donné d'en pénétrer l'indulgence ineffable et la sagesse souriante.

Un peu de statistique.

Nous avons sous les yeux une statistique des plus intéressantes sur le progrès du catholicisme dans le monde entier. Ces progrès sont continels, rapides et absolument instructifs, et c'est dans les pays protestants que l'accroissement est le plus considérable. Voici quelques chiffres dont l'éloquence se passe de commentaires: Pendant l'espace d'un siècle, de 1800 à 1900, le nombre des catholiques est monté en Angleterre—l'Irlande non comprise—de 150,000 individus à 2,180,000 (dernier recensement de catholiques anglais fait en 1907). En Allemagne, de 6 millions à 20,321,441. Aux Etats-Unis d'Amérique, de 40,000 à 22,250,000. En Canada, de 160,000 à 2,250,000. Dans l'Amérique latine, on compte actuellement plus de 40 millions de catholiques. L'Australie, qui n'avait presque pas de catholiques en 1800, en compte aujourd'hui 1,600,000. L'archipel du Pacifique, qui n'avait pas pu être un seul catholique en 1800, en compte actuellement 280,000. En Hollande, de 300,000, les catholiques arrivent aujourd'hui à 1,820,000. En Roumanie, de 16,000 à 150,000. En Bosnie-Herzégovine, de 25,000 à 398,000. En Bulgarie, de 1,300 à

23,000. En Serbie, de 6,000 à 20,000. En Grèce, de 15,000 à 44,000. Il y a en outre 4,600,000 catholiques en Asie, alors qu'en 1800 elle n'en avait que quelques milliers. De même, l'Afrique, qui en compte aujourd'hui 850,000. Quant à la Russie, la même statistique donne 230,000 conversions au catholicisme dans l'espace de quatre-vingt ans—de 1905 à 1909—et 24,855 pour la Turquie d'Europe. Sans doute, cet accroissement colossal de catholiques dans l'univers entier doit être attribué en partie à l'accroissement de la population, en général. Mais la statistique tient à prouver que ce sont les conversions qui augmentent régulièrement et tous les ans le nombre des catholiques. Un correspondant du "Standard" a eu le privilège d'interviewer Mme Sarah Bernhardt. Au cours de l'entretien, les sujets les plus divers ont été abordés. On a parlé du suffrage féminin, de l'Étude cordiale, et par surcroît, de l'art dramatique. On ne s'attendait point d'apprendre que l'illustre tragédienne est assez féministe. "Toutes les femmes, dit-elle, devraient avoir le droit de vote. Jamais on n'a produit un argument sérieux pour prouver que la femme n'est pas capable de discuter les lois. Ses détracteurs prétendent que son intelligence n'est qu'un reflet de celle de l'homme. Croyez bien qu'elle penserait tout de même si l'homme n'existait pas. D'ailleurs, puisqu'on lui confie la garde et l'éducation des enfants, il serait juste qu'elle choisît les législateurs qui régiront l'exercice de ses droits. J'avoue cependant que, si je la veux électrice, je la verrais sans plaisir siéger au Parlement." Mme Sarah Bernhardt se félicite de l'Étude cordiale. Les deux nations y ont beaucoup gagné. Autrement les Français ignoraient systématiquement l'étranger; et comme les anciens Grecs, ils croyaient qu'au dehors tout était barbare; ils voyaient maintenant, "intéressant à la littérature et aux arts du dehors. Il y a dix ans, vous autres Anglais, vous nous considériez comme des êtres frivoles; vous nous rendez plus de justice et, à notre contact, votre rigourisme s'est un peu assoupli." Pour ce qui est de l'art dramatique, Mme Sarah Bernhardt estime que la France garde toujours sa supériorité. Cet art peut y subir des crises passagères, mais non pas y précipiter. Notre Conservatoire forme d'excellents interprètes, capables de prêter aux auteurs une véritable collaboration. L'éminente artiste engage vivement l'Angleterre et l'Amérique à fonder, dans l'intérêt de leur littérature, une semblable institution.

Anniversaire de deux hommes marquants.

New York, 24 novembre.—John Bigelow et Andrew Carnegie, ont tous deux célébré leur anniversaire de naissance à New York aujourd'hui. M. Bigelow a 94 ans et M. Carnegie, un jeune homme en comparaison, a 76 ans. Ils sont très liés depuis des années et s'adressent toujours des félicitations à l'occasion de leur anniversaire. M. Bigelow a passé plusieurs heures à sa table de travail ajoutant quelques pages à son autobiographie à laquelle il consacre journalièrement une partie de son temps.

Condamnation du banquier Cummins.
New York, 24 novembre.—William J. Cummins, banquier, de Nashville, Tenn., et directeur de la Carnegie Trust Company, en faillite, récemment convaincu d'avoir détourné une somme de 140,000 dollars au préjudice de cet établissement, a été condamné aujourd'hui par le juge Davis à une sentence indéterminée, mais ne devant pas être de moins de quatre ans et huit mois, ni plus de huit ans et huit mois.

Is s'en tirant à bon marché.

Lincoln Center, Kansas, 24 novembre.—Trois des individus qui ont avoué avoir pris part au goulonage et à l'emplacement de la maîtresse d'école de Shady Bend Mlle Mary Chamberlain, ont été condamnés aujourd'hui à un an d'emprisonnement.

Le blocus des Dardanelles.

Constantinople, 24 novembre.—Le commerce maritime des neutres est sérieusement menacé par le projet du gouvernement italien de faire bloquer le détroit des Dardanelles par sa flotte. Les membres du corps diplomatique à Constantinople ont eu aujourd'hui une longue conférence à ce sujet.

THEATRES.
ORPHEUM.

Comme spectacle varié et intéressant aucun n'est comparable à celui de l'Orpheum où il y en a pour tous les goûts. Le programme de cette semaine est exécuté par des artistes de tout premier ordre. Lundi, changement de spectacle.

TULANE.

La troupe du Tulane, qui sous la direction de M. Colman interprète la comédie "Get Rich Quick Wallingford", donne aujourd'hui ses deux dernières représentations. A partir de dimanche soir: "Excuse me".

CRESCENT.

"The Goose Girl", l'épouvantable comédie dramatique donnée cette semaine au Crescent continue à faire des salles combles. Dernière matinée aujourd'hui.

Revue des Deux Mondes

- 1.—Le Filon Sacré, dernière partie, par Jean Bertheroy.
- II.—Les Armées Françaises et Allemandes en 1870, à propos d'un Livre Récent, par M. le général Delangle.
- III.—Alfred de Vigny et la Nature. D'après les Fragments Inédits des "Mémoires" par M. Ernest Dupeuy.
- IV.—Une Croisière dans la Méditerranée, par M. Ferdinand de Navenne.
- V.—L'Anaphylaxie. Etude de Biologie Générale, par M. le professeur Charles Richet.
- VI.—Les Masques et les Visages au Louvre.—I. Devant un Portrait d'Isabelle D'Este, par M. Robert de Sizeranne.
- VII.—La Défense des Forêts, par M. Paul Descombes.
- VIII.—Revue des Étrangers.—Les Souvenirs d'un Postulante Anglais, par M. T. de Wyzywa.
- IX.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Chalmers, de l'Académie française.
- X.—Bulletin Bibliographique.

Theatre de l'Opera.

La reprise de Mignon ce soir, à l'Opéra, est très attendue. L'œuvre d'Ambroise Thomas aura pour interprètes principaux Mmes Cortez et Korsoff et MM. Conrad et Beckmans. Demain en matinée, troisième représentation de Faust. Mlle Beaumont s'y montrera sous les traits de Marguerite. Nous nous laissons dire que la Falcon portera en la circonstance des toilettes d'une suprême élégance et nullement semblables à celles que revêtent les autres Marguerites. Voilà assurément de quoi piquer la curiosité de tous, nous au nombre. Mais la cantatrice ne se contentera pas de se rendre agréable à la vue, elle voudra aussi, elle voudra surtout plaire au public par son chant et son jeu, et pour cela, il ne lui faudra pas se livrer à un grand effort.

Jusqu'ici, nous n'avons entendu la Falcon que dans un rôle, celui de Rachel de la Juive; celui de Marguerite devrait convenir à sa voix d'une étendue très grande. Dimanche soir, une opérette qui restera toujours au répertoire, La Fille de Mme Angot. Mardi prochain, à l'occasion de la présidence en ville, des visiteurs nombreux qui arriveront à bord du bateau à vapeur "New Orleans", une représentation de gala sera donnée.

Le bureau de location est ouvert tous les jours de 10 heures du matin à 5 heures du soir au magasin de musique Werlein.

Nous avons reçu l'agréable visite de M. Montano, le très sympathique bariton d'opéra.

L'ABEILLE

— DE LA —
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.
Pour la France, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 un an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris: 2.00 un an; \$1.00 6 mois; \$0.50 3 mois.
Pour la France, le Canada et l'Etranger port compris: \$2.50 un an; \$1.25 6 mois; \$0.62 3 mois.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans votre édition hebdomadaire, vous n'avez rien à payer pour elle. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.